CRITIQUE, concert. PARIS, Maison de la radio et de la musique, le 25 juin 2026. KORNGOLD : Robin des bois / PROKOFIEV : Alexandre Nevski. Olesya Petrova (mezzo), Chœur de Radio France, Orchestre National de France, Frank Strobel (direction)

Les forces réunies de l'Orchestre national de France et du Chœur de Radio France nous invitent à une confrontation passionnante entre deux ouvrages majeurs composés pour le cinéma en 1938 : *Robin des bois* de Korngold dialogue avec *Alexander Nevski* de Prokofiev. Donné d'une traite sans entracte, ce concert a pour atout la présence de Frank Strobel (né en 1966), un des grands spécialistes actuels de ce répertoire, que nous avions déjà entendu à Toulouse en début d'année, dans un copieux programme hollywoodien.

Le chef allemand s'est notamment distingué par la réalisation de l'édition critique de la partition intégrale du film *Alexander Nevski*, qu'il a enregistré au disque avec l'Orchestre symphonique de la Radio de Berlin, en 2003. Cette

version comprend environ 20 minutes supplémentaires par rapport à la cantate qu'en tira Prokofiev dans la foulée du film, habituellement choisie de nos jours, comme c'est le cas pour ce concert. Dans le contexte actuel du conflit avec l'Ukraine, son texte très guerrier pose aujourd'hui question, en ce qu'il célèbre l'héroïsme et la défense de la patrie russes face aux envahisseurs (ici suédois et allemands). Pour autant, le film doit surtout être contextualisé en tant qu'outil de propagande au service du pouvoir soviétique de l'époque, alors sous la menace du régime nazi. Sa musique reste l'un des jalons majeurs du XXème siècle, dont on ne saurait se passer, tout en préservant la nécessaire distance critique vis-à-vis de son livret.

Donné en seconde partie, le début inoubliable de la *cantate* résonne de ses accents dramatiques, à l'orchestration épurée. Tout le souffle épique de Prokofiev, proche de l'inspiration mélodique du ballet contemporain *Roméo et Juliette* (1935), parcourt chaque pupitre avec le geste parfaitement architecturé de Strobel. Très attentif à la dynamique, l'Allemand ne cherche pas à faire ressortir les détails et insiste sur la fluidité des transitions comme la clarté des plans sonores, toujours au service de l'efficacité dramatique. Sans aucun temps mort, ce geste classique évite tout pathos excessif. L'un des grands moments de l'ouvrage revient au chant incarné et puissant d'**Olesya Petrova**, admirable de bout en bout par sa souplesse de transition entre les registres, comme la beauté de ses graves veloutés. Si le **Chœur de Radio France** manque parfois de mordant dans les verticalités face à l'**Orchestre national de France**, il séduit par sa capacité à sculpter les grandes envolées homophoniques, souvent entêtantes à force de répétition.

Peu avant, les accents post-romantiques de Korngold, proches de Richard Strauss, avaient résonné de leur emphase : toute l'opulence des nombreux instruments réunis, dont trois saxophones, donne à entendre les qualités d'orchestrateur de

l’Autrichien. Si le style tranche avec celui de Prokofiev, il est aussi de qualité, grâce aux harmonies subtiles distillées tout du long, proches du langage audacieux des années 1920 (voir notamment la récente création française du Miracle d’Héliane à Strasbourg). Il est également plaisant de découvrir la suite d’orchestre plus développée (d’une durée d’environ 25 minutes), réalisée par le chef d’orchestre américain John Mauceri en 2007. C’est donc là une version intermédiaire entre la partition intégrale et la réduction opérée par le compositeur. La direction énergique et directe de Strobel aurait sans doute gagné à davantage pondérer les interventions cuivrées, omniprésentes.

Le **Choeur de Radio France** sera de retour dans les mêmes lieux la semaine prochaine, cette fois préparé sous la houlette de son chef permanent **Lionel Sow** : la *Messe solennelle* (1823) de Berlioz, longtemps considérée comme perdue, fera écho à la *Troisième symphonie* (1847) de Louise Farrenc, au classicisme altier proche de Beethoven. Un programme original à ne pas manquer !

CRITIQUE, concert. PARIS, Maison de la radio et de la musique, le 25 juin 2026. KORNGOLD : Robin des bois / PROKOFIEV : Alexandre Nevski. Olesya Petrova (mezzo), Chœur de Radio France, Nicolas Fink (chef de chœur), Orchestre National de France, Frank Strobel (direction musicale). A l’affiche de la Maison de la radio le 25 juin 2026. Photo (c) Droits réservés

METZ, Ciné-concert. Alexandre Nevski : Prokofiev / Eisenstein



METZ, Arsenal. PROKOFIEV Alexandre Nevski, sam 16 nov 2019. Pour insuffler au régime soviétique, un supplément d'âme et de souffle qu'il n'a pas, Prokofiev puisse dans l'histoire des héros russe et livre un superbe oratorio symphonique qui exalte les vertus des grands hommes, patriotes, libérateurs… Le courage exemplaire, l'abnégation jusqu'à la victoire. Prokofiev met en musique le film épique d'Eisenstein.

Symphonique, ciné-concert à METZ
Grande fresque cinématographique de la période soviétique relatant la victoire d'un héros russe du XIIIe siècle, vainqueur des armées teutoniques, Alexandre Nevski a souvent été qualifié de « symphonie d'images et de sons ». L'oeuvre cinématographique, réalisée par Eisenstein, est inséparable de la partition de Prokofiev.
Sous la direction de Jacques Mercier, choeurs grandioses, orchestre de « glace et de feu » et mezzo-soprano bouleversante – notamment dans la complainte funèbre de l'épisode du Champ des Morts –, sont mobilisés in vivo, intensifiant encore la formidable puissance épique, autant que l'incroyable beauté plastique du film d'Eisenstein.

Le concert fait écho à l'exposition « L'Œil extatique.

Sergueï Eisenstein, un cinéaste à la croisée des arts » au Centre Pompidou-Metz (28.09.19 – 24.02.20).

PROKOFIEV : Alexandre Nevski
METZ Arsenal, Grande Salle
Orchestre National de Metz
Jacques Mercier, direction
Samedi 16 nov 2019, 20h

Informations Réservations

https://www.citemusicale-metz.fr/agenda/alexandre-nevski–eisenstein

Approfondir

Alexandre NEVSKI
Serge Prokofiev (1891-1953)
Alexandre Nevski, 1939

Débuts fulgurants
Le jeune barbare, gorgé d'inspiration tonitruante voire explosive, ne tarde pas à imposer son tempérament irrésistible qui en fait un phénomène musical sans précédent: Prokofiev est

un compositeur reconnu aussitôt pour sa trempe, son autorité, robuste et sportive. Dès 1918, il avait quitté la Russie pour se tailler une première notoriété aux USA où son opéra, L'amour des Trois Oranges créé en 1921 était applaudi à Chicago. A Paris, il ne tarde pas à participer au succès des Ballets Russes, travaillant avec Serge de Diaguilev pour la musique de nombreux ballets (Chout, 1921; Pas d'acier, 1928; Le Fils prodigue en 1929). Comme pianiste concertiste, il remporte le prix Rubinstein en 1924 avec son Concerto pour piano opus 1.
Evidemment une telle renommée ne manque pas d'intéresser les instances soviétiques. Prokofiev rentre donc en 1932 en Russie, occupe plusieurs fonctions officielles. Sergueï Eisenstein lui demande de travailler avec lui pour son film Alexandre Nevski, à partir de 1938.

CANTATE A PART ENTIERE

La partition sert de bande originale, contrepoint musical au film mais devient aussi une cantate à part entière. Le travail du musicien semble idéalement correspondre à l'esthétisme officiel puisque Prokofiev est nommé en 1947, "artiste du peuple de la république socialiste fédérative Soviétique de Russie". Mais ses rapports avec le pouvoir allaient sérieusement se gâter, au moment des purges staliniennes: il est comme Chostakovitch et Khatchaturian, déclaré "ennemi du peuple" et mis à l'écart, voire inquiété. Son "formalisme" bourgeois est jugé sans appel. Trop d'influences venues de l'ouest.

PATRIOTISME ANTI NAZI

La cantate Alexandre Nevski, écrite en 1939, à 48 ans, suit l'intrigue souhaitée par Eisenstein. Le cinéaste est enthousiaste et leur collaboration se poursuivra avec Ivan le Terrible. En dramaturge né, Prokofiev excelle à inventer des rythmes et des épisodes puissamment colorés, denses, robustes comme sa personnalité, qui sait aussi être tendre et lyrique. Eisenstein louait la musique d'Alexandre Nevski parce qu'elle

n’était jamais “illustration” / strictement illustrative. A l’époque où le nazisme menace, l’épopée menée brillamment par le prince Alexandre contre les chevaliers teutons au XIII ème siècle, prend valeur d’idéal patriotique. A la violence des images d’Eisenstein répond l’acier de la musique de Prokofiev, suggestive, souple, éruptive.
Le drame musical est plein de cette force virulente et colorée qui emporte l’énergie et la tension de l’action. En maître de l’orchestration, le compositeur brosse un tableau épique qui culmine dans la Bataille sur le lac gelé: en plus de la voix soliste, le choeur sollicité y préfigure ce que le musicien écrira ensuite dans Guerre et Paix.